



HAL
open science

Vers des réseaux métaphoriques

Jean-Paul Thibaud

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud. Vers des réseaux métaphoriques. Espinasse, Catherine and Le Mouël, Eloi. Lieux et liens. T. 2, Des liens qui créent des lieux, L'Harmattan, pp.159-182, 2012. hal-00995501

HAL Id: hal-00995501

<https://hal.science/hal-00995501>

Submitted on 10 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Vers des réseaux métaphoriques

Jean-Paul Thibaud

In Lieux et liens (tome 2). Des liens qui créent des lieux.
Catherine Espinasse et Eloi le Mouël (eds.)
Paris, L'Harmattan, 2012, pp. 159-182

Eminemment composite, la ville sensible se prête à une grande diversité de situations dont nous faisons quotidiennement l'expérience. La façon dont elle nous sollicite varie considérablement selon les lieux et les circonstances, les moments et les événements. Malgré l'extrême hétérogénéité et variabilité des contextes urbains, nous parvenons à leur donner sens et cohérence. Si tel n'était pas le cas, nous serions incapable de nous orienter dans le monde environnant et de nous engager dans des activités pratiques. La ville ne se donnerait alors que comme un ensemble d'impressions confuses et disparates sur lesquelles nous n'aurions aucune prise et aucune maîtrise. Ainsi, l'expérience que l'on a du monde urbain repose nécessairement sur la compréhension que nous en avons, c'est-à-dire sur la manière dont il se présente à nous sous une forme sensée, reconnaissable et mémorable. Autrement dit, une des conditions de l'expérience est de pouvoir se doter d'une structure cohérente et signifiante qui lui confère sa force, sa valeur, son caractère unique et irremplaçable. Une telle affirmation ne signifie pas pour autant que l'expérience vécue ne se réduise qu'à un pur acte d'intellection. En effet, elle engage aussi l'immédiateté des sensations corporelles et motrices et procède à ce titre d'une compréhension pré-conceptuelle et non-propositionnelle. De ce point de vue, la ville est non seulement l'objet d'une pensée ou d'une représentation abstraite, elle est aussi perçue et sentie dans sa concrétude même. Tel événement sonore, tel éclat lumineux, telle variation thermique, telle prégnance olfactive participent de plein droit de l'expérience que nous avons de l'espace urbain. Pas d'expérience donc sans une mise à l'épreuve de notre sensorialité et de notre motricité.

Si nous ne pouvons négliger ce versant corporel de l'expérience, nous ne devons pas moins omettre son caractère langagier. Une des caractéristiques fondamentales de la compréhension humaine est de pouvoir se défaire de l'emprise de l'environnement en usant du langage articulé, de pouvoir « s'élever au monde » (Gadamer, 1996). Bref, notre capacité à être affecté par ce qui nous entoure se redouble de notre capacité à mettre en mots ce que nous vivons. Mieux encore, le langage n'est pas seulement une dimension parmi d'autres de notre compréhension du monde, c'est ce par quoi nous « avons un monde ». Sans doute serait-ce une erreur que de creuser outre mesure cette distinction entre compréhension pré-linguistique et compréhension linguistique. L'expérience vécue n'est jamais complètement assujettie à nos impressions, jamais totalement subordonnée à notre langage. Elle relève d'une articulation entre le sensible et l'intelligible, entre l'ordre de

la perception et l'ordre de la signification. Comment alors rendre compte de l'enchevêtrement entre le monde des sens et celui du langage ? En quoi le langage structure-t-il notre expérience sensible de la ville ? Plus concrètement, comment les métaphores de la vie quotidienne nous permettent-elles de saisir le vécu d'un espace comme le sous-sol urbain ?

Le langage indirect de la perception

Loin d'être un pur artifice de langage, une simple figure de style ou un mode d'expression langagier parmi d'autres, la métaphore joue un rôle fondamental dans le fonctionnement du langage. D'aucuns affirment même que le langage est par nature métaphorique. Quoi qu'il en soit, l'usage de métaphores ne se limite pas au seul langage poétique, il se retrouve dans nos manières de parler les plus ordinaires. Si la métaphore nous intéresse ici c'est dans la mesure où elle a partie liée avec notre expérience quotidienne. Avant de procéder à une étude de cas et de montrer concrètement ce que l'on peut tirer d'un tel argument, quelques remarques préliminaires s'imposent.

La métaphore ouverte sur le monde

La métaphore nous enseigne tout d'abord qu'il n'y a pas de coupure radicale entre les mots et les choses, que le langage n'est pas clos sur lui-même mais qu'il est d'emblée ouvert sur le monde, constitutif de celui-ci. Loin d'être désincarnées ou purement abstraites, les métaphores reposent sur un ensemble de dispositions corporelles, d'habitudes d'action et de capacités sensori-motrices de nature pré-conceptuelle. Ainsi, quand nous usons d'une métaphore, nous ne jouons pas seulement sur les mots, nous sélectionnons, rendons manifestes et intelligibles certains traits particulièrement saillants de l'expérience corporelle immédiate. Par exemple, quand des habitants associent tel espace urbain excessivement dense à une fourmilière, ils dévoilent le phénomène de grouillement et rendent compte de la sensation qu'ils ont d'être pris dans un mouvement incessant qui les stimule tout en restreignant l'ampleur de leurs gestes. Si l'expérience urbaine se prête à de nombreuses métaphores et en suscite toujours de nouvelles, il ne faut pas croire pour autant qu'elles soient totalement arbitraires. En effet, une métaphore peut être plus ou moins réussie, plus ou moins pertinente ou adéquate à ce que l'on vit. Pour qu'une métaphore nous parle, elle doit entrer en résonance avec les possibilités et limites du corps humain, faute de quoi elle perd son ancrage dans la réalité et devient incompréhensible. Ainsi peut-on parler du « fondement expérientiel » de la métaphore (Lakoff et Johnson, 1985), c'est-à-dire de sa double capacité à s'enraciner dans l'expérience corporelle et à la structurer en retour.

Si le langage nous sert à rendre compte et à transmettre à autrui des expériences passées, il est aussi constitutif des expériences présentes. La métaphore ne dit pas seulement après-coup quelque chose de la réalité mais organise l'expérience actuelle

en un ensemble sensé et structuré. Comment les métaphores participent-elles de la configuration du monde vécu ? Pour répondre à une telle question, il nous faut reconnaître la nature phénoménale de la réalité, bref, admettre que la conscience que l'on a du réel n'est pas dissociable de la manière dont il nous apparaît. A cet égard, la métaphore permet de dépasser une position par trop objectiviste postulant une réalité pré-existante et indépendante du langage. Alors que le concept se situe au niveau de la représentation et instaure un univers autonome de significations, la métaphore se situe plutôt au niveau de l'expression et des modalités d'apparaître du monde. En procédant à des déplacements et des rapprochements, en établissant des parentés et des croisements, elle travaille les possibilités même du langage en train de se dire et de la perception en train de se faire. Dans les termes de Merleau-Ponty (1964), la métaphore relève de la parole opérante et du langage indirect qui « exprime, au moins latéralement, une ontogenèse dont il fait partie ». Autrement dit, plutôt que de s'appuyer sur des catégories fixées à l'avance, elle participe à la dynamique d'unification du monde sensible en œuvre dans l'expérience de tous les jours : « la métaphore brise la solidité de l'ordre sémantique pour mettre au jour un mode d'unité plus profond que celui des catégories, une parenté préconceptuelle qui n'est autre que le monde même à l'instant inassignable de son apparition » (Barbaras, 1998).

Le pouvoir configurant de la métaphore

Sans doute sommes nous ici au cœur de la question de la métaphore. En opérant des rapprochements inédits et en révélant des ressemblances de famille, les métaphores procèdent d'un mouvement de schématisation du monde sensible. Faire usage d'une métaphore consiste à découvrir, à mettre en évidence et en valeur un aspect particulier du monde environnant au détriment d'autres. Il n'y a pas de description littérale de la réalité mais bien plutôt une multiplicité d'ordres de pertinence possibles. Mais encore, il s'agit moins de sélectionner un objet ou un élément précis dans l'entourage immédiat que de percevoir le monde d'une certaine manière, sous un certain aspect. Quand des passants décrivent l'espace dans lequel ils se trouvent comme un hall de gare ou comme une cathédrale, ils lui donnent une cohérence d'ensemble en le dotant d'une physionomie caractéristique. De ce point de vue, les métaphores façonnent nos manières de percevoir en conférant un sens et une organisation spécifique au monde à portée. Elles permettent de tisser des liens entre des éléments ou des phénomènes a priori très disparates, de mettre en résonance les diverses modalités sensibles de l'expérience. C'est alors que le monde sensible parvient à se présenter comme une totalité à la fois articulée et différenciée. Bref, en procédant à une synthèse de l'hétérogène, les métaphores fonctionnent comme des moyens d'organiser les expériences en des ensembles structurés, ce que Lakoff et Johnson appellent des « gestalts expérientielles ».

Si les métaphores structurent nos manières de percevoir et de sentir, elles ont aussi le pouvoir de produire une nouvelle compréhension des choses et de participer ainsi

au renouvellement de la réalité. Soumis à de nombreuses évolutions et transformations, le monde urbain n'est pas sans affecter les modalités et conditions mêmes de l'expérience sensible. A cet égard, les métaphores ne permettent pas seulement de reconduire des habitudes de perception mais d'en organiser également de nouvelles. Autrement dit, elles ne se limitent pas à configurer le monde sensible mais aussi à le refigurer, à transformer notre vision du monde (Ricœur, 1975). En opérant des rapprochements inédits, les métaphores révèlent et participent à de nouvelles façons de sentir. Bien sûr, la poésie constitue un domaine privilégié d'innovations sémantiques néanmoins la vie quotidienne n'est pas pour autant dépourvue de telles créations.

Réseaux métaphoriques en sous-sol

Afin de donner un contenu plus concret et opératoire à ces remarques prenons le cas de l'espace public souterrain. S'il est généralement associé à un labyrinthe, à un dédale de galeries de toutes sortes, il se prête à de nombreuses autres références sitôt qu'il est décrit in situ, de l'intérieur, à même sa matérialité physique et sensible. En effet, quand on demande à des passants de rendre compte de l'ambiance dans laquelle ils se trouvent, de commenter ce qu'ils perçoivent et ressentent au cours d'un cheminement en sous-sol, ils recourent très souvent à des métaphores. Tel lieu souterrain est dépeint en termes de piscine ou d'aéroport, d'aquarium ou de catacombes, de cathédrale ou de hall de gare, de ruche ou de tunnel... D'une certaine manière, les métaphores permettent de formuler verbalement ce qui serait difficilement descriptible d'une autre façon. Comment verbaliser une sensation diffuse si ce n'est en indiquant d'autres situations où elle se manifeste ? Ainsi, nous faisons l'hypothèse que l'usage métaphorique du langage offre la possibilité de désigner les traits remarquables d'une ambiance locale.

Enoncés métaphoriques en contexte

Cet usage du langage consistant à déplacer un cadre de référence vers un autre n'est ni anecdotique, ni fortuit, ni arbitraire, il prévaut dans la plupart des descriptions et ponctue le fil du discours. Très souvent, l'emploi d'une métaphore permet de ressaisir dans une formule de longs développements ou d'annoncer d'emblée ceux qui vont suivre. Ainsi, une métaphore n'est pratiquement jamais énoncée hors de tout contexte. Si elle permet de synthétiser le propos à un moment donné, elle est d'autant plus explicite et pertinente qu'elle s'accompagne de commentaires qui la clarifient. De plus, les métaphores choisies varient d'un lieu souterrain à un autre. Elles mettent à l'épreuve le caractère situé de l'expérience sensible en se rapportant systématiquement à une ambiance locale et circonstanciée. Plusieurs métaphores semblent aussi nécessaires pour rendre compte de l'unité d'ambiance d'un même site. Chacune d'elles fait valoir un aspect particulier des ambiances du sous-sol et en néglige d'autres par là même. Ces métaphores ne sont pas pour autant indépendantes

les unes des autres, elles se combinent et se conjuguent pour donner forme à ce que nous désignerons par la suite sous le terme de « réseau métaphorique ». Soulignons enfin que le choix d'une métaphore n'est pas purement subjectif puisqu'il n'est pas rare que différents individus, sans concertation préalable, utilisent la même. D'une description à une autre, on retrouve fréquemment les mêmes associations pour un espace donné.

Qu'est-ce que ces énoncés métaphoriques nous apprennent des ambiances souterraines ? En quoi engagent-ils nos manières de sentir en sous-sol ? Comment participent-ils de l'écologie sensible des milieux confinés ? Pour répondre à ces questions, nous nous appuyons sur le cas du Grand Louvre à Paris. Deux lieux sont plus particulièrement étudiés : le Hall Napoléon, recouvert par la grande pyramide de verre, et les Fossés Charles V, bordés de murailles anciennes récemment mises à jour et scénographiées. Espaces monumentaux s'il en est, ces deux sites stimulent fortement l'imagination des visiteurs. De plus, situés aux deux extrémités du sous-sol, ils mettent le Grand Louvre sous tension dans la mesure où ils engagent des qualités d'ambiance que tout semble opposer (lumière, son, température, forme et volume, matériaux, fréquentation, etc.). D'une certaine manière, nous avons affaire à deux modèles de traitement du milieu confiné : la figure de l'« enclos » avec le Hall Napoléon et la figure de l'« enfoui » avec les Fossés Charles V.

Dès lors que l'on s'intéresse à l'ambiance de ces deux sites à partir des métaphores qu'elle suscite, on est confronté à un problème : l'ambiance est une et indivisible et pourtant elle se prête à une multiplicité de métaphores. Autrement dit, comment penser l'unité du divers ? De quelle manière peut-on rendre compte du rapport entre le singulier d'une ambiance et le pluriel de ses expressions métaphoriques ? Une des façons de résoudre ce problème est d'analyser l'ambiance en terme de « réseau métaphorique ». L'unité de l'ambiance procéderait ainsi d'une mise en relation des métaphores auxquelles elle se prête. Du point de vue langagier, l'ambiance ne se réduit pas à la somme de ses métaphores, elle se décline plutôt dans l'organisation interne de leur relation. Bref, à chaque ambiance correspondrait un réseau métaphorique spécifique. Cette hypothèse découle d'un double constat. Premièrement, les métaphores permettent de mettre en évidence les phénomènes sensibles les plus prégnants qui structurent l'expérience in situ. Quand on file les métaphores, on s'aperçoit qu'elles révèlent des modes d'exposition du corps au milieu ambiant. Par exemple, percevoir le Hall Napoléon comme une cuve, c'est l'appréhender comme un espace étouffant ; l'associer à un supermarché, c'est saisir son caractère envahissant, etc. L'unité d'analyse n'est donc pas la métaphore elle-même mais le couplage métaphore / phénomène. Chaque phénomène que nous avons identifié relève d'une ou plusieurs modalités sensibles. La difficulté consiste alors à identifier le ou les phénomènes sensibles qui sollicitent l'usage de telle ou telle métaphore, sans extrapoler outre mesure l'extension de cet usage circonstancié. Deuxièmement, les métaphores ne sont pas indépendantes les unes des autres. Si

une métaphore peut renvoyer simultanément à plusieurs phénomènes ou modalités sensibles, un même phénomène peut aussi s'incarner dans diverses métaphores. Par exemple, le phénomène d'envahissement s'exprime aussi bien dans la métaphore du hall de gare et de l'aéroport, du supermarché et des centres commerciaux. C'est ainsi qu'il est possible de relier les métaphores entre elles à partir des phénomènes communs qu'elles dévoilent.

La composition d'un réseau métaphorique

Compte tenu de ce qui vient d'être dit, nous proposons de composer les réseaux métaphoriques à partir de quatre idées de bases :

1- Une sélection de quelques descriptions recueillies in situ permet d'illustrer comment émerge une métaphore dans les discours habitants. Ces descriptions sont agencées de manière à former un texte qui, bien que ne rendant pas compte de l'ensemble des propos recueillis, donne des indications sur la pertinence et l'usage de telle ou telle métaphore.

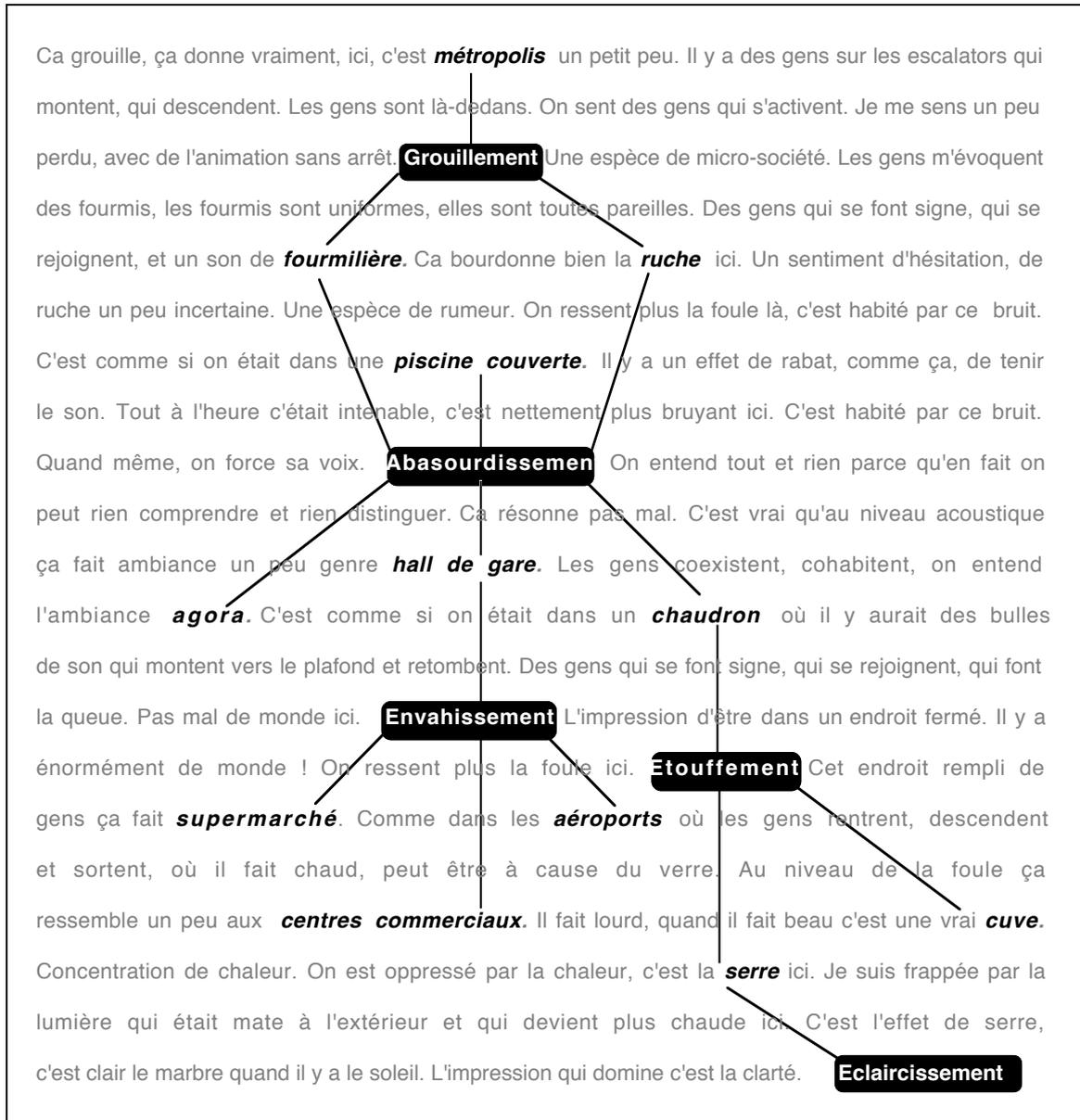
2- La mise en évidence des métaphores dans le texte permet de les repérer aisément et de montrer dans quel contexte discursif elles s'inscrivent. Il s'agit donc à la fois d'identifier les métaphores et de les donner à lire dans le fil du propos. Ces métaphores ne sont jamais dépourvues d'informations complémentaires qui permettent de comprendre et de justifier leur emploi.

3- L'identification des phénomènes sensibles que révèlent les métaphores est alors fondamentale. Non seulement ils permettent de qualifier l'ambiance et de donner un caractère opératoire aux métaphores recueillies, mais encore c'est à partir d'eux que le réseau va pouvoir être composé. Bien que « hors texte », ces catégories sont localisées de manière à ce qu'elle se trouvent au plus près des descriptions et des métaphores dont elles relèvent.

4- Les liens entre les métaphores et les phénomènes sensibles donnent enfin à voir la structure du réseau en question. Ces relations ont été établies sur la base de l'ensemble des énoncés métaphoriques recueillis. Dans la mesure du possible, nous avons tenté de composer le texte de manière à ce qu'il donne des indications permettant d'établir certains de ces liens. Néanmoins, compte tenu du caractère condensé et limité de ce texte, tous les liens ne sont pas explicités.

Un réseau métaphorique se prête alors à deux lectures conjointes. D'une part, une lecture linéaire du texte descriptif qui constitue la toile de fond du réseau. Travaillé de manière à ce qu'il figure en arrière-plan, ce texte n'est autre que le support empirique du réseau. C'est lui qui donne à lire la matière vive de l'expérience habitante. D'autre part, une lecture synoptique du réseau lui-même, placé en premier plan. Doté d'une structure plus ou moins complexe, ce réseau est le résultat de l'analyse du corpus. C'est lui qui rend compte de la manière dont une ambiance se configure dans et par le langage articulé.

Réseau métaphorique du Hall Napoléon



Cette figure de l'enclos remet en cause l'idée selon laquelle le milieu souterrain serait relativement neutre, tempéré et modéré. Nous avons plutôt affaire ici à un espace hyperstimulant qui tend à exacerber et intensifier un certain nombre de phénomènes sensibles particulièrement éprouvants. Les phénomènes d'abasourdissement, de grouillement, d'envahissement et d'étouffement plongent les visiteurs dans une ambiance dont ils n'ont que peu de prise et dont ils peuvent difficilement échapper. Chacun de ces phénomènes contribue à l'expérience du choc et de la commotion décrit en son temps par Walter Benjamin. D'une certaine manière, le corps de chacun est mis sous tension. Ce caractère hyperstimulant explique sans doute la fatigue ressentie très vite par les passants et le souhait de sortir du Hall Napoléon après un temps d'exposition relativement court.

Hall Napoléon : la figure de l'enclos

Précisons tout de suite que le développement qui suit n'est valable que dans un contexte particulier : en été et aux moments de forte affluence. L'ambiance du Hall Napoléon s'incarne alors dans cinq phénomènes principaux :

Abasourdissement. C'est le phénomène le plus communément commenté. Pas moins de six métaphores s'y rapportent. Les visiteurs ont le sentiment d'être pris dans un microcosme qui contient, réverbère et amplifie le son. La portée de l'oreille est particulièrement réduite, la perception de sources sonores lointaines ou de plans sonores distincts impossible et la voix fondue dans le brouhaha ambiant.

Envahissement. Ce phénomène est presque autant remarqué que le premier. Cinq métaphores s'y rapportent. Par sa forme, le hall favorise la concentration du public. Sa clôture limite l'étendue des déplacements et contient dans un espace limité les vagues massives de touristes. De nombreuses descriptions insistent sur le rassemblement et la diversité des activités qui se déroulent. La densité de la foule est très souvent associée à la cacophonie qu'elle produit.

Étouffement. Quatre métaphores se rapportent à ce phénomène. L'absence d'aération naturelle et l'importante surface de verre tend à concentrer la chaleur et à limiter la respiration. Les visiteurs sont saisis par cette chaleur qui provoque parfois une véritable torpeur et tend à ralentir quelque peu leur activité.

Grouillement. Trois métaphores se rapportent à ce phénomène. Ici prévaut le sentiment de mouvements désordonnés et de foisonnement des gestes contenus. Le corps du visiteur est particulièrement mobilisé et les commentaires sont souvent énoncés sur le mode de l'exclamation et de l'interjection. Cette sollicitation motrice n'est pas sans lien avec l'exposition sonore des visiteurs.

Eclaircissement. Une seule métaphore se rapporte à ce phénomène. La luminosité du lieu est renforcée par la clarté des matériaux et la transparence de la pyramide qui laisse passer la lumière naturelle. Tout se passe comme si cette grande luminosité se combinait et participait à l'excès de chaleur.

Pour résumer, la combinaison des phénomènes d'abasourdissement, d'envahissement, d'étouffement et de grouillement génère un fort sentiment d'intériorité et façonne la figure de l'enclos. Seul le phénomène d'éclaircissement offre une ouverture possible sur l'extérieur et atténue l'impression de clôture. L'expérience d'un tel site ne semble pas fondamentalement différente de celle d'autres grands espaces collectifs tels que le hall de gare ou l'aéroport.

Réseau métaphorique des Fossés Charles V



Une distinction semble nécessaire entre le fait d'être objectivement dans un espace souterrain et l'impression d'enfouissement que l'on peut ou non ressentir. En effet, si les Fossés Charles V engagent un véritable sentiment de souterraineté, il n'en va pas de même du Hall Napoléon qui se rapproche davantage des grands espaces collectifs couverts. Le geste d'enfouissement n'intervient pas nécessairement lors de la descente effective dans le sous-sol, ce peut être aussi les caractéristiques du milieu ambiant lui-même qui suscitent cette figure de façon tangible. Remarquons enfin que le sentiment de souterraineté active et s'appuie très fortement sur un imaginaire social du sous-sol. A cet égard, les métaphores que nous utilisons dans la vie quotidienne possèdent souvent une forte valeur symbolique et s'inscrivent dans un fond imaginaire commun. Les métaphores constituent sans doute un domaine privilégié de rencontre entre le sensible et l'imaginaire.

Fossés Charles V : la figure de l'enfoui

Sans doute moins soumise à des variations temporelles, l'ambiance des Fossés Charles V s'incarne dans six phénomènes principaux :

Palpation. Quatre métaphores se rapportent à ce phénomène. Le contraste entre les surfaces polies de l'ensemble du Grand Louvre et la rugosité du mur ancien mis en valeur dans ce lieu est ici fondamental. Mise à nue, cette pierre appelle le regard rapproché du passant et l'amène à l'éprouver directement en touchant sa texture insolite. Cette sollicitation tactile mobilise autant la main du visiteur que son regard.

Rafrâichissement. Trois métaphores se rapportent à ce phénomène. Isolé de l'ensoleillement extérieur, les Fossés sont relativement préservés de la chaleur apportée par le soleil. En outre, en contact direct avec les matières naturelles du tréfonds, le mur ancien transmet une certaine humidité qui participe à la sensation de rafraîchissement.

Imprégnation. Trois métaphores se rapportent à ce phénomène. Combinés à l'humidité, les pierres du mur ancien sont perçues comme étant imprégnées d'une odeur qui évoque d'autres types d'espaces souterrains. Tout se passe comme si des effluves de moisissure s'en dégageaient.

Miroitement. Trois métaphores se rapportent à ce phénomène. Cet espace est éclairé artificiellement et plus faiblement que les autres. Lisse et brillant, le sol reflète la lumière venant du plafond et se présente comme une surface aquatique. La référence à des plans d'eau est ici fréquente.

Vacillement. Deux métaphores se rapportent à ce phénomène. Le miroitement n'est pas sans conséquence sur la démarche du passant. Le cheminement est alors marqué par un moment d'hésitation qui permet de tester la fermeté du sol. Surface en apparence fluide et liquide, le sol déstabilise momentanément le marcheur.

Apaisement. Deux métaphores se rapportent à ce phénomène. A l'écart des flux de touristes et souvent affranchi d'une fréquentation massive, ce lieu est moins exposé aux productions sonores du public. Le visiteur ressent une accalmie quand il rentre dans cet espace pourtant assez réverbérant.

Pour résumer, la figure de l'enfoui se manifeste ici par l'usage de diverses métaphores se rapportant à d'autres types de sous-sol (catacombes, cave, crypte...). Par leur forte charge symbolique, les phénomènes sensibles repérés ici activent l'imaginaire du sous-sol. Le sentiment d'enfouissement est d'autant plus marqué que l'ambiance du lieu convoque et combine plusieurs indices de souterraineté (fraîcheur, humidité, odeur, obscurité...). Les Fossés Charles V sont la partie du Grand Louvre qui suscite le plus de références explicites à l'espace souterrain.

Articulation du vécu

Les deux exemples que nous venons d'exposer ont permis de montrer concrètement comment composer un réseau métaphorique. Qu'en est-il dès lors de la puissance heuristique de la notion de réseau métaphorique ? Qu'est-ce que ces réseaux métaphoriques nous apprennent de l'expérience vécue d'une ambiance ? Quelle lecture peut-on faire alors de tels réseaux ?

Remarquons tout d'abord que la prégnance de telle ou telle modalité sensible n'est pas identique d'un lieu à un autre. En effet, alors que des phénomènes olfactifs et tactiles sont remarqués aux Fossés Charles V, ils semblent davantage neutralisés dans le Hall Napoléon. Dans le premier cas, on assiste à un relatif équilibre des sens dans la mesure où toutes les modalités de la perception sont convoquées, et ce, à un niveau quasi-équivalent (entre deux et quatre métaphores s'y rapportent). Par contre, dans le cas du Hall Napoléon on assiste à une forte emprise de l'environnement sonore. Pas moins de six métaphores sont nécessaires pour rendre compte du contexte sonore du Hall Napoléon. L'expérience sensible des visiteurs tend inévitablement à se structurer sur la base de ce qui est entendu. Tout se passe comme si l'ambiance des Fossés Charles V se prêtait à une expérience de l'ordre de la modération, de la retenue et de la pondération, tandis que celle du Hall Napoléon se donnerait plus volontiers sur le registre de l'excès, de la démesure et de la polarisation. Bref, une première leçon que l'on peut tirer d'un réseau métaphorique concerne le poids respectif de chacun des sens dans l'expérience d'une ambiance. Autrement dit, si une ambiance est par nature plurisensorielle, si elle convoque potentiellement toutes les modalités sensibles, cela ne signifie pour autant que les sens sont toujours mobilisés à niveau équivalent. Une des caractéristiques de l'ambiance est précisément de redistribuer à chaque fois la place et l'importance respectives de chaque sens, d'activer ou de désactiver à des degrés variables les diverses modalités de la sensibilité humaine.

En outre, si les réseaux métaphoriques permettent d'identifier les phénomènes sensibles en œuvre dans une ambiance, ils donnent aussi des indications sur les liens qu'ils entretiennent entre eux. Ici, c'est moins le nombre de métaphores relatif à un phénomène donné qui est à considérer que le nombre et la nature des liens activés par chaque métaphore. Il est alors possible de travailler sur la capacité d'une métaphore à coupler directement divers phénomènes. Ainsi, une lecture rapide des deux réseaux métaphoriques que nous avons composés nous montre que certaines métaphores ne sont reliées qu'à un seul phénomène, d'autres à deux, voire à trois. Deux précautions s'imposent néanmoins ici. D'une part, les couplages privilégiés que nous avons repérés doivent être pensés comme des actualisations locales et circonstanciées de possibilités parmi d'autres qu'offrent les métaphores en question. Ces couplages s'inscrivent dans le cadre d'une ambiance précise et spécifique. Si l'on cherchait à filer plus avant ces métaphores, indépendamment de tout contexte, on

s'apercevrait très vite qu'elles se prêtent à de nombreux autres liens qui n'apparaissent pas ici. Si les ambiances trouvent une expression dans des métaphores, elles orientent aussi leur puissance d'évocation en en donnant à chaque fois une acception particulière. Ce n'est qu'à ce prix qu'une métaphore devient pertinente et suffisamment précise pour rendre compte d'un phénomène d'ambiance. D'autre part, les couplages que nous présentons restent sans doute très partiels dans la mesure où ils s'appuient sur un corpus de description somme toute limité. Il serait certainement possible de trouver et de dégager d'autres liens relatifs aux deux ambiances considérées.

En ce qui concerne le Hall Napoléon, l'articulation entre le phénomène de grouillement et le phénomène d'abasourdissement semble plus affirmée que les autres, deux métaphores opérant le lien entre ces phénomènes. Tout se passe comme si l'expérience se structurait sur la base de cet assemblage élémentaire. En ce qui concerne les Fossés Charles V, il en va tout autrement. Il n'est pas rare de voir plusieurs métaphores reliant les phénomènes entre eux. Certaines d'entre elles (catacombes, bord de mer) opèrent même le lien entre trois phénomènes. Ici, tout se passe comme si l'expérience était davantage unifiée, les diverses modalités sensibles se chevauchant et se combinant plus volontiers. Dans un cas on assiste à une polarisation son-mouvement tandis que dans l'autre on a plutôt affaire à une mise en synergie des diverses modalités sensibles. Une seconde leçon que l'on peut tirer d'un réseau métaphorique concerne le degré d'empiètement et d'intégration des sens. Selon les ambiances considérées, le réseau peut être plus ou moins dense ou lâche, cohésif ou polarisé. Ainsi, la question de l'intersensorialité ne se pose pas seulement en termes de poids de chacun des sens mais aussi en termes de relations, de possibilité plus ou moins grande de jonction, d'imbrication et d'entrelacement.

Ce détour par la métaphore pour questionner la compréhension de l'expérience vécue nous ramène tout naturellement à l'idée d'articulation. Donner un sens à notre entourage suppose toujours une capacité à produire des liaisons, établir des connections et affirmer l'existence de rapports entre des termes différents. C'est ainsi que le caractère disparate et hétérogène du monde sensible se dote d'une structure signifiante et se constitue comme une totalité unifiée et différenciée. Un réseau métaphorique opère cette articulation de la diversité phénoménale à un double niveau sensoriel et intersensoriel. D'une part, chaque métaphore qui le compose confère un sens spécifique à telle ou telle modalité sensible du monde ambiant. Ainsi, l'environnement sonore n'est pas assimilé à une somme de signaux composites sans liens aucuns, il est saisi dans un phénomène pourvu d'une cohérence interne (par exemple l'abasourdissement, l'apaisement). De même pour l'environnement lumineux (éclaircissement, miroitement), l'environnement thermique (rafraîchissement, étouffement), etc. D'autre part, la structure du réseau métaphorique donne des indications sur les liens plus ou moins forts entre ces phénomènes. Elle permet de rendre compte du caractère local et circonstancié des liaisons intermodales.

Ce que nous apprennent les métaphores est que le langage n'est pas désincarné mais qu'il repose au contraire sur le pouvoir et les possibilités d'articulation du corps. C'est que montre très bien Johnson (1987) à partir de la notion de « projection métaphorique » et qu'avait déjà pressenti Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'Invisible* : « si l'on explicitait complètement l'architecture du corps humain, son bâti ontologique, et comment il se voit et s'entend, on verrait que la structure de son monde muet est telle que toutes les possibilités du langage y sont déjà données ».

Gadamer H.G. (1996) *Vérité et méthode*. Paris : Seuil

Lakoff G. & Johnson M. (1985). *Les métaphores de la vie quotidienne*. Paris : Minuit

Merleau-Ponty M. (1964) *Le Visible et l'Invisible*. Paris : Gallimard

Barbaras R. (1998) *Le tournant de l'expérience*. Paris : Vrin

Ricœur P. (1975) *La métaphore vive*. Paris : Seuil

Johnson M. (1987) *The Body in the Mind*. Chicago : The University of Chicago Press